

LIRE PAUL SALKIN AUJOURD'HUI

Nous sommes en 1926 quand Paul Salkin, magistrat à Elisabethville (Lubumbashi), donne à lire, au travers du récit ici réédité, la description de l'Afrique centrale... dans cent ans. C'est-à-dire en 2026 si nous le prenons au mot. Une situation, qui, aujourd'hui encore, est à projeter dans l'avenir, soit dans un quart de siècle.

Le développement du récit a pour prétexte une série de visites, de descriptions ainsi que de rencontres diverses à l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire de l'université de Léopoldville. Une université créée, à s'en tenir à la chronologie du récit, en 1976 et non 22 ans plus tôt, en 1954¹.

Dans la *Préface* à l'édition originale, Maurice Delafosse a beau prévenir le lecteur « qu'il ne s'agit point d'une œuvre d'imagination ni d'un roman prophétique » – sans doute pour ne pas en ternir le caractère scientifique et la solidité du message : il s'agirait, nous explique-t-il, d'une étude de « sociologie coloniale » –, celui-ci ne peut empêcher d'être d'abord frappé par la fécondité de l'imagination de l'auteur, qui n'a pas hésité à emprunter à la narration le style direct pour partager avec le lecteur ses inquiétudes sur l'avenir de la colonisation (belge). Ce choix a sans doute été dicté par le souci de réveiller le monde colonial, son premier public, de sa trop grande assurance dans la pérennisation du règne colonial ; de le sensibiliser à la problématique de l'inévitable évolution. C'est sûrement la nécessité de se faire entendre de tous, particulièrement du

¹ Sur la naissance du phénomène universitaire au Congo, on se référera aux témoignages de son premier recteur, Luc Gillon (« La Naissance de l'université Lovanium » dans *Mélanges offerts à G. Malengreau, Problèmes de l'enseignement supérieur et de développement en Afrique centrale*, Paris, R. Pichon et R. Durand, 1975, pp. 13-36 ; *Servir en actes et en vérité*, Bruxelles, Duculot, 1988).

grand public, qui l'a amené à la mise en récit d'un discours à contre-courant, peu recevable sous quelque autre forme.

Les principaux personnages, tous européens, représentent diverses tendances. L'ancien Roi des Belges, le professeur Cobourg (ainsi désigné parce qu'issu de la lignée des Saxe-Cobourg), est progressiste et laïc ; le préfet apostolique, Larmier, est missionnaire conservateur, vivant à la campagne dans une abbaye dont il est, par ailleurs, le prier¹ ; le gouverneur de la Moyenne Afrique équatoriale établi à Coquilhatville (Mbandaka) représente l'*establishment* colonial. À ces trois coloniaux, tous belges, s'ajoute un « outsider », un touriste britannique, Hanovre, rejeton de la couronne d'Angleterre et « cousin »² du professeur Cobourg. Sa présence en tant qu'« étranger » crée, au-delà des festivités d'anniversaire, le prétexte à de nombreuses visites. Le livre est construit sur le dialogue entre ces personnages ; sur ce qu'il leur est donné de voir et d'entendre. Une occasion, pour le lecteur contemporain de Salkin, d'être édifié sur l'Afrique centrale (le Congo belge) de 2026.

Puisqu'il me revient d'en faire la lecture, je ne peux effectuer cet exercice qu'avec ma sensibilité propre d'Africain et de spécialiste des sciences sociales.

D'entrée de jeu, je note qu'il s'agit d'un texte « colonial » qui n'a pu, malgré son caractère « progressiste », prendre ses distances par rapport à l'ensemble des clichés colonialistes ni faire l'économie de l'ensemble des préjugés de l'époque à l'égard de « l'indigène ». Dans le récit, même le Noir américain est obligé de recourir à la chicote pour tirer quelque chose de cet indigène trop enclin à la paresse, à l'oisiveté et à la bêtise. « Je suis pénétré de la culture européenne, sans laquelle nul ne mérite le titre d'homme », déclare Yamono, le Noir américain. « Les dix mille sauvages qui cultivent ma terre sont au plus bas degré de l'échelle humaine. Leur occupation préférée est de se croiser les bras, d'évoquer

¹ On aurait pu conclure ici que Salkin n'était pas particulièrement versé dans des questions ecclésiastiques, puisque il attribue à un seul personnage les fonctions monastiques (prier) et ecclésiastiques (préfet apostolique). En réalité, il s'efforce de restituer ici la situation particulière du Katanga, territoire ecclésiastique des Bénédictins, ordre pourtant monastique.

² Léopold de Saxe-Cobourg (le futur Léopold I^{er}, roi des Belges), d'origine allemande mais naturalisé anglais, épousa, en premières noces, en 1816, Charlotte, héritière de la couronne britannique, de la dynastie des Hanovre. Cette « alchimie » familiale justifie le cousinage que l'auteur établit entre le savant belge et le touriste anglais.

leur passé barbare et de se livrer à leurs superstitions ngoïstes¹, musulmanes ou chrétiennes. Sans la chicote et la terreur que ma vue inspire, mes six mille hectares de terre retourneraient à la jachère ! » (p. 30). À l'inverse de l'Afrique, l'Europe demeure, comme l'auteur le met sur les lèvres d'un certain nombre de ses personnages, « la patrie libératrice, pacificatrice ! la maîtresse d'art, d'industrie et de science, l'institutrice de l'univers ». Au total, c'est l'Europe qui aurait « créé » l'Afrique et unifié ses différentes communautés déchirées par d'interminables guerres intestines, comme s'il n'existait, autrefois, ni solidarité entre peuples, ni alliance interethnique, ni circulation au sein du continent. « Sous l'influence de la politique occidentale et des fréquents contacts entre individus de tribus différentes, les Noirs oubliaient leurs hostilités séculaires. Des hommes qui, naguère, se seraient entre-tués, se coudoyaient dans les chantiers, à l'école et dans les sociétés secrètes. Des sensations de solidarité dans l'infortune se substituaient aux haines d'autrefois. Le même sang ne coulait-il pas dans leurs veines et à peu près tous les Noirs n'étaient-ils pas dans la même condition : sans terres, sans rois, travaillant pour les Blancs ? » (p. 51). Ainsi, d'après Salkin, il n'y avait de rapports que conflictuels en Afrique avant l'arrivée des Blancs.

Il faut toutefois savoir lire ce livre au-delà de sa vision « européocentrique ». En somme, le restituer dans le contexte colonial des années 20 pour pouvoir en décoder le message secret, car, dans le corpus littéraire colonial, ce texte fait partie d'un genre fort peu pratiqué. Un genre qu'on aurait aimé rencontrer plus souvent, parce qu'il porte sur le devenir et sur l'avenir. Avant Salkin, il faut remonter le cours du temps jusqu'en 1888 pour déceler, dans l'univers belge, un autre regard prospectif sur le Congo, celui de Paul Otlet. Après lui, il faudra attendre 1946, puis 1955, pour rencontrer deux autres « prophètes » de l'indépendance et du développement du Congo, Georges Caprasse et surtout Jef Van Bilsen.

Paul Otlet, pour avoir cru aux intentions déclarées du Roi (Léopold II), eut l'audace de lui proposer de confier le développement et la modernisation de son « État indépendant » aux Noirs américains. « Ces Nègres, plaident-il, pour la plupart sont instruits ; beaucoup sont dans une enviable aisance ou même disposent de forts capitaux dus à leur travail intelligent. Ils ont vécu au sein

¹ Mouvement religieux syncrétique fondé par un Noir américain, qui va essaimer en Afrique australe et au Congo belge, principalement au Katanga, suscitant la répression de l'État colonial.

d'une Nation leur donnant tous les jours les plus rares leçons de la liberté politique et de l'industrialisation moderne. Et voilà qu'au lendemain de leur émancipation, ces Nègres veulent achever d'obtenir dans les rangs de l'humanité la place qui leur revient de droit. Libres par le fait d'autrui, d'eux-mêmes ils aspirent maintenant à se fixer dans un territoire qui soit à eux et ils redemandent leur ancienne partie. À nous de favoriser ces légitimes aspirations. Que le vaste État Indépendant du Congo ouvre ses portes à ces citoyens américains qui sont ses enfants. (...) Une fois transplantés dans un climat qui leur convient, sur un sol qui est le leur, avec, pour les aider, des populations du même sang, ces Nègres auront vite fait de couvrir de plantations les riches vallées du Congo et du Kasai, de relier par des voies ferrées les principales sources de production, de créer des ports nouveaux. Ils auront bientôt mis fin eux-mêmes aux misères de l'esclavage, organisé la défense du territoire, assaini le pays, ouvert une riche région aux entreprises européennes ». D'après ces prévisions, concluait-il, « il n'y a pas d'exagération à affirmer qu'avant un siècle (soit avant 1988), Boma, Léopoldville et Banana puissent devenir les New York, les Chicago et les Washington du continent africain¹ ». Le Roi-souverain n'eut pas à s'embarrasser de ce genre de conseil, préoccupé qu'il était de « rentabiliser » son État pour son profit et celui de la Belgique. Plus de vingt ans après 1888, il n'y a pas, bien sûr, là comme ailleurs, ni Chicago ni New York sur le continent africain.

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, Georges Caprasse, journaliste du *Courrier d'Afrique*, principal journal colonial de Léopoldville, s'était à son tour livré à des prophéties sur « l'indépendance » du Congo. « Cent ans après la proclamation de Vivi (1^{er} juillet 1885), nous verrons la proclamation de Léo. Ce rythme est-il trop rapide ? Est-il souhaitable ? Nous n'en sommes pas les maîtres. De nous ne dépend qu'une chose : que cette course s'accomplisse avec nous et non contre nous, que le galop ne donne à personne le vertige, mais laisse à tout le monde son sang-froid² ». Ce discours sera repris et amplifié, en décembre 1955 par Jef Van Bilsen dans son plaidoyer pour un « plan de trente ans pour l'émancipation de l'Afrique belge »³. L'un et l'autre ont donc prédit

¹ Otlet, P., *L'Afrique aux Noirs*, Bruxelles, F. Larcier, 1888, pp. 12-15.

² Cf. Van Bilsen, J., *Vers l'indépendance du Congo et du Rwanda-Urundi*, Kinshasa, PUZ, 1977, p. 229.

³ Van Bilsen publia d'abord son plan en flamand en 1955 (« Een dertigjarenplan voor de politieke ontvoording Belgisch Africa », dans *De Gids op maatschappelijk Gebied*, 12, déc. 1955, pp. 999-1028), avant de le traduire en français en 1956 (« Un plan de trente

l'avènement de l'indépendance à la même échéance de 1985, « cent ans après Berlin » – soit 30 ans à partir de 1955, date de la publication du texte de Van Bilsen. Nous savons que la date réelle précédera ces prévisions « révolutionnaires » qui coûtèrent cher à leurs auteurs respectifs. Elle interviendra vingt-cinq ans plus tôt, en 1960.

D'Otlet à Van Bilsen, ces textes constituaient une littérature à l'index, celle qu'on ne laissait pas traîner entre les mains des « indigènes » pour ne pas leur « donner des idées » – certains de ces textes, tels celui d'Otlet, demeurèrent sous le boisseau jusqu'en 1992, début des manifestations « Papier blanc Encre noire ». La politique coloniale ne s'y trompait pas. Effectivement, chaque fois qu'elle a manqué de vigilance, ce type d'influence fut immédiat. Le texte d'Otlet inspira ainsi Paul Panda Farnana¹ – par ailleurs marqué par les événements de 14-18 qu'il vit en Europe – qui se fera militant panafricaniste de la première heure dans son combat pour la défense de ses compatriotes africains. On connaît, par ailleurs, la réaction que provoqua celui de Van Bilsen à Léopoldville. Sa lecture conduisit à la rédaction, en 1956, du premier manifeste congolais : le manifeste *Conscience Africaine*, qui marqua le coup d'envoi de la revendication à « l'indépendance », même si ce mot fétiche est absent de cet écrit de manière explicite. Le groupe « Conscience Africaine » du futur cardinal Joseph Malula adhéra en effet au « Plan de trente ans » – sur quoi l'ABAKO lui portera la contradiction par la publication de son *Contre-manifeste* – et accentua son exigence sur la nécessité d'impliquer les autochtones dans son exécution. Telle fut, au demeurant, la seule réaction positive à l'initiative de Van Bilsen qui, en métropole, passa pour une trahison du professeur de l'École coloniale d'Anvers².

Il est important que l'ensemble de ce corpus colonial soit restitué à la lecture des élites africaines, comme le préconise l'initiative de cette réédition, à la fois pour confirmer la diversité d'opinions qui existaient dans les milieux coloniaux mais aussi pour établir la généalogie de ce courant de pensée qui, au cœur du monde colonial, a accompagné le processus d'éclosion des idées indépendantistes au cœur du grand « empire du silence ». Le temps vient où l'Afrique

ans pour l'émancipation politique de l'Afrique belge », dans *Les Dossiers de l'action sociale catholique*, février 1956, n°2, pp. 83-111).

¹ Cf. Bontinck, F., « Mfumu Paul Panda Farnana 1888-1930 Premier (?) nationaliste congolais », dans Mudimbe, V.-Y. (éd.), *La Dépendance de l'Afrique et les Moyens d'y remédier*, Paris, Berger-Levrault, 1980, pp. 591-610.

² Cf. Ndaywel è Nziem, I., *Histoire générale du Congo, de l'héritage ancien à la république démocratique*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1998, pp. 510-516.

apprendra à faire le compte de ses « amis » dans le monde, à travers les temps, et à honorer ses héros « outre-mer », ceux-là qui ont cru en elle et qui ont apporté une contribution déterminante à sa libération et à son développement. Ce livre témoigne de leur présence à toutes les époques, y compris au cœur même de l'époque coloniale.

Le récit de Salkin est réparti en quatre livres (chapitres). De prime abord, le livre retient l'intérêt par les détails mis au compte de la préfiguration de l'an 2026 et par le fait qu'ils se sont réalisés dans des circonstances similaires à celles qui avaient été imaginées par l'auteur. La constitution de l'« Association des Nations », préoccupée du désarmement mondial, s'est pratiquement mise en place dans les mêmes termes et a donné lieu à l'actuelle Organisation des Nations Unies. La construction des « États-Unis d'Europe » (l'Union européenne) est en cours, avec Bruxelles pour capitale, ville où son imagination faisait abriter les « conférences préparatoires ». Outre-mer, les ambitions coloniales ont fini par se taire. En Afrique du Nord, conformément aux prévisions, l'indépendance de l'Algérie a été plus tardive et plus laborieuse que celle d'autres pays. Au Congo (Afrique centrale), l'indépendance a effectivement été accompagnée d'une révolte, non d'étudiants, mais de l'armée coloniale, la « Force Publique ». On est frappé aussi par les promesses du passé qui ne se sont pas (ou pas encore !) concrétisées. Ainsi, contrairement aux prévisions, la Belgique est encore un royaume, de même que le Royaume-Uni. L'Afrique centrale n'est pas (encore !) la patrie d'une population « arc-en-ciel »¹, où cohabiteraient, en plus des autochtones, des Noirs américains, des Indous, des Indiens, des Chinois, des Égyptiens et des Européens. Elle ne dispose pas encore d'équipements aussi modernes et aussi enviabiles que les cultures « à l'électricité » (*sic* !) ou de puissants facteurs d'intégration régionale, au-delà des clivages de type colonial, comme la ligne aérienne transcontinentale « Dar es-Salaam/Léopoldville » (Kinshasa) en passant par Stanleyville et six autres escales.

À mes yeux, Salkin eut une perception exacte des enjeux de l'histoire, du moins tels que les expriment et les perçoivent les Congolais contemporains. Salkin les associe ainsi à la quête d'une forme de modernité, impliquant des usages anciens, qui puisse s'allier avec leur mode de pensée, leur vision du monde sous-jacente ainsi que leurs projections en termes de développement à

¹ Référence à la donne multiraciale de l'Afrique du Sud, qualifiée de nation arc-en-ciel.

partir du potentiel local. Rappelons que, par moments, cette même intuition a revêtu des formes diverses, allant du « nationalisme » à la Lumumba à la nécessité de « compter d'abord sur soi-même » de Laurent-Désiré Kabila, en passant par le « recours à l'authenticité » de Mobutu. Dans un autre registre, elle s'est exprimée comme « remise en question »¹ (Mabika–Kalanda) ou, dans le domaine du christianisme², comme impératif d'« inculturation » (J. Malula et l'école théologique de Kinshasa). Salkin s'étend particulièrement sur cette tendance, jusqu'à la limite de l'aberration, dans le but évident, non pas de l'encourager, mais d'en dénoncer les travers. Ainsi, dans son Afrique centrale de 2026, les chars sont tirés par « les zèbres, les buffles et les éléphants », puisque la domestication de ces espèces était entamée au cours de la colonisation belge. Sorcellerie, magie et polygynie ont droit de cité dans l'univers de « modernité authentique », en opposition avec celui dit des « Noirs européens », qu'il s'efforce d'imaginer. Toujours dans cet univers, le pouvoir traditionnel – « coutumier » dans le jargon colonial belge – continue à prétendre à la survie, sous la forme des « protectorats locaux », notamment du royaume des *Bakouna* (Bakuba), et cela, à l'envers de la « table rase » politique et administrative que laisse entrevoir toute « colonisation de bon aloi ».

Le terrain propice à cet antagonisme, entre les « anciens » et les « modernes », tenants de la modernité « européenne » et « indigénisée », est celui de la religion. À l'époque, l'auteur fut témoin d'ambiguïtés liées à la conversion au christianisme – avec le cortège de sectes qu'elles ont parfois pu générer³, et cela notamment du fait des rencontres avec les systèmes religieux préexistants et parallèles – pour ne pas identifier ce terrain comme celui des affrontements futurs. Sur les lèvres de Cobourg, il résume ainsi la situation historique : « À la faveur de l'Acte de Berlin, de nombreuses doctrines

¹ Mabika-Kalanda, *La Remise en question : base de la décolonisation mentale*, Bruxelles, Remarques Africaines, 1967.

² Lire à ce sujet Bimwenyi-Kweshi, O., *Discours théologique négro-africain. Problème des fondements*, Paris, Présence Africaine, 1981.

³ Faisons nôtre ici une réflexion d'Achille Mbembe (*De la postcolonie. Essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2001, p. 213) « Toute conversion repose toujours quelque part sur un malentendu. Elle a toujours dans sa constitution un caractère composite, hétéroclite et baroque. À ce titre, elle participe du phénomène d'hybridation, l'érosion des références anciennes et des manières de faire "traditionnelles" allant toujours de pair avec la réécriture des fragments des mémoires nouvelles et une redistribution de la coutume. »

religieuses et philosophiques étaient représentées en Afrique centrale. L'islam débordait du Nord-Est et menaçait de la couvrir de son ombre. Le bouddhisme, la théosophie et la philosophie positive avaient quelques adeptes. Vingt-cinq mille missionnaires chrétiens évangélisaient les Bantous mais, affaiblis par les divisions, ils défendaient avec peine contre les hérésies et les doctrines rivales le fruit de leur long apostolat » (pp. 50-51). Le phénomène d'expansion du « Kitawala » au Katanga, en provenance de la Rhodésie du Nord (Zambie), ne lui était pas étranger. En tant que magistrat, il n'était pas non plus ignorant de « l'affaire Kimbangu » qui avait secoué le monde colonial au début des années 20. Il vivait de surcroît à Élisabethville où le prophète était interné. L'événement n'avait d'ailleurs pas échappé à la vigilance de la presse de l'époque, dans la capitale du cuivre : « Kibango est dans nos murs depuis peu, et sa renommée l'a suivi du Bas-Congo jusque dans la capitale du Katanga, à en juger par l'effervescence que suscite parmi nos frères noirs le passage du prophète, lorsqu'il se rend au parquet escorté de ses gardiens. Autour de lui se créent déjà des légendes¹ ».

Tout cela permet de comprendre pourquoi la prospective de Salkin est si étrangement religieuse et pourquoi l'avènement des syncrétismes² y est décrit comme préfiguration du monde de demain. Dans son récit, la position « révolutionnaire » est exprimée par les tenants des « églises nouvelles », sous la forme de « moines bantous » ou d'adeptes de Lésa (« Dieu »)³. En cela, il fut à sa manière un visionnaire. Le Congo d'aujourd'hui, en proie à une crise sans précédent, s'est en effet transformé en un espace du christianisme « à l'informel », terrain effectif d'affrontement entre plusieurs courants religieux, d'origine tant externe que locale.

S'il faut louer l'érudition « africaniste » de notre auteur⁴, il faut, en revanche, lui pardonner des coquilles inévitables dues notamment à la mauvaise perception des mots locaux. Ainsi il faut lire « dawa » au lieu de « lawa » ; « nganga » au lieu de « mganga » ; « muzuri kwabo » au lieu de « mousourikwabo » ; « mouezzin » au lieu de « moudden ».

¹ Cf. *L'Avenir colonial belge* du 22 février 1922.

² Prendre connaissance de la synthèse que j'en donne (Ndaywel è Nziem, I., *op. cit.*, pp. 415-426).

³ Le fondateur du « kitawala » s'était proclamé « Mwana Lesa » (« fils de Dieu »).

⁴ Les détails géographiques sont en général corrects. Les noms des personnages locaux (« Toumba », « Kapaya », « Mwana Mutuale ») sont tous tirés du même registre luba ; certains termes sont d'origine swahili, comme « askari » (« soldats »), « muzuri » (« bon »).

Lire Salkin aujourd'hui permet d'aller à la découverte d'une certaine littérature coloniale, celle qui allait à contre-courant. Elle n'avait pas les faveurs de l'opinion publique de l'époque et n'était certainement pas à la portée des « indigènes ». Le lire, c'est aussi visiter les multiples trajectoires de la société africaine : celle qui fut imaginée et celle qui s'est réalisée de manière effective ; celle qui fut rêvée par les uns comme par les autres et celle qui s'est finalement imposée comme conséquence des vicissitudes de l'Histoire. C'est, en définitive, s'initier à une certaine manière de regarder le présent, de l'affranchir du quotidien, pour le découvrir comme anticipation de l'avenir et comme étape vers d'autres étapes. Exercice fort instructif pour les générations montantes en Belgique, au Congo, au Rwanda et au Burundi !

Car l'histoire de la colonisation, particulièrement de la colonisation belge, est un patrimoine qu'il faut apprendre à apprivoiser pour se débarrasser de l'héritage historique et tisser, à partir d'une mémoire enfin balisée et assumée, une solidarité agissante, fondée sur le partage de la même page d'histoire, entre le Nord et le Sud.

ISIDORE NDAYWEL E NZIEM
Historien congolais

